

Le monde

Marie-S



Ginette Leroux

Enseignante

« D'aussi longtemps que je me rappelle, ma grand-mère m'a toujours raconté des niaiseries. Toutes sortes de niaiseries. [...] qui m'ont *fucké* l'esprit et qui ont fait en sorte que je me sente nulle à chier. [...] Mais par-dessus tout, ce dont j'ai le plus peur, c'est de ne pas être aimée. [...] Je m'aime si peu, alors que m'importe d'ouvrir les jambes pour tous ceux qui semblent m'aimer un peu. »

STOCK/J.-F. LEBLANC

Le prologue de *Borderline* donne le ton. Chez Marie-Sissi Labrèche, on nage en eau trouble. D'un couvert à l'autre. Les chapitres tanguent entre l'enfant qu'elle a été et l'adulte qu'elle aurait pu être... si neuf années de psychanalyse n'en avaient pas corrigé le parcours.

Sous des dehors fébriles qui laissent poindre le brouhaha d'une vie tumultueuse, Marie-Sissi Labrèche transpire la détermination de la battante engagée sur la voie de la réussite. Non seulement m'a-t-elle séduite instantanément en entrevue, mais, dès ses premières paroles, elle a conquis les élèves adultes du centre Gédéon-Ouimet lors de la rencontre organisée en février dernier. Certains l'avaient lue, d'autres pas. En tout, 23 enthousiastes et curieux de rencontrer l'auteure et son double, la belle Sissi de *Borderline*.

« Quand j'écris, j'ai besoin de me mettre à risque. Doublement à risque, car je m'utilise comme personnage »,

commence-t-elle sans préambule. Un jeu comme lorsqu'elle était petite avec sa Barbie. « C'était moi la Barbie fiction. Je me projetais dans mon personnage avec mes forces, mes faiblesses et cela me permettait d'exorciser plein de bouts de ma vie d'enfant », poursuit-elle. Un procédé appliqué dès ses premiers écrits. Notamment, la nouvelle *Dessine-moi un mouton* qui a remporté le Premier Prix de la Société Radio-Canada. Elle a ensuite été insérée au cœur du roman.

Aux élèves qui n'ont vu que du feu dans l'architecture autofictive de *Borderline*, étant incapables de séparer la réalité de la fiction, elle confie que l'enfance est la sienne. « Pour la partie adulte, j'ai joué », admet-elle, un petit brin de malice dans les yeux.

D'un même souffle, elle relate l'anecdote qui a servi de toile de fond au troisième chapitre. « On est en plein party d'anniversaire organisé par les amis de Sissi et elle se branle devant tout le monde. C'est vrai qu'à 24 ans, mes amis

avaient loué un loft pour ma fête, mais la vérité s'arrête là, précise-t-elle. Au moment de la parution du livre, un de mes amis me demande si j'avais vraiment fait ça. Mais non, que je lui dis. Ah, fiou ! me lance-t-il soulagé, j'étais saoul et j'avais peur d'avoir manqué quelque chose », s'exclame-t-elle, suscitant un éclat de rire général.

Émilie-Kiki succède à Sissi dans son deuxième roman, *La Brèche*. Cette fois, une structure en forme de gouffre plonge le lecteur dans une attente étouffante. Qui suis-je ? semble demander la jeune Émilie en quête de son identité qu'elle croit retrouver auprès de son professeur de littérature, un Tchèque marié et macho, son aîné de trente ans qui ne lui renvoie qu'une image étriquée d'elle-même. Si le premier roman s'attache à la mère inapte, inachevée de Sissi, le second part à la recherche d'un père de remplacement, objet ultime manquant au bonheur d'Émilie-Kiki. Une deuxième fin de

Sissi Labrèche

non-recevoir. Alors, pourquoi avoir élargi la brèche familiale à ce point ? À l'instar de Marguerite Duras qui disait qu'il faut creuser autour du trou pour approfondir les émotions, elle rétorque : « Mon enfance m'est restée dans la gorge comme une chips avalée de travers. Moi, dit-elle, c'est autour de la brèche que je creuse. » Sa psy est formelle, chaque livre devient alors une réparation.

« L'imaginaire a toujours été mon refuge », a-t-elle répondu à Carlos, un jeune Latino de dix-neuf ans qui lui demandait comment elle avait pu résister sans se perdre, avouant lui-même vivre dans le désordre familial. Sans oublier sa capacité de résilience. « Je me suis toujours dit que ça ne pouvait pas être juste ça, quitte à adapter ma réalité à mon imaginaire. Toujours trouver un sens au malheur. Faire du beau avec du pas beau. L'huître ne fabrique-t-elle pas l'encre qui la protégera du grain de sable envahisseur, ce qui lui permettra de se transformer en perle ? », ajoute-t-elle.

Le centre Gédéon-Ouimet est situé dans le Centre-Sud, un des quartiers les plus défavorisés de Montréal. Il est aussi le lieu de naissance de Marie-Sissi Labrèche. Comme elle, plusieurs de nos élèves y habitent et ont fréquenté la polyvalente Pierre-Dupuy. Élève chouchou de ses professeurs qui lui donnaient toute la reconnaissance qu'elle ne pouvait trouver à la maison, l'écrivaine a adoré l'école.

Une surdouée qui n'a commencé à lire qu'à 17 ans, selon son propre aveu. Comme quoi il y a de l'espoir pour



STOCK/J.F. LEBLANC

nos jeunes ! À Michel Tremblay, ont succédé Dostoïevski – je me suis reconnue dans la misère des Russes, la Sibérie, le froid, les familles asservies – les grands classiques français et, surtout, son préféré Réjean Ducharme, une influence littéraire certaine. La musique industrielle et le *heavy metal* jouent aussi ce rôle. « Le *heavy metal* permet le retour du refoulé. Lorsqu'on ne sait plus comment évacuer les émotions *rough* ni comment les exorciser, le *heavy metal* permet de sortir toute l'énergie négative coincée. Le *rock heavy* me fait du bien », affirme-t-elle, devant les élèves amusés de partager le même point de vue.

Attention ! ne vous laissez pas déstabiliser au premier chapitre. Marie-Sissi l'admet elle-même. « Au départ, je ne laisse aucune chance au lecteur. Un vrai coup de poing. Je ne l'ai pas voulu ainsi, il s'est imposé à moi. Mais le deuxième chapitre permet de comprendre le premier et ainsi de suite. »

Un retour en Allemagne s'impose au printemps pour la promotion de *La*

Marie-Sissi Labrèche a été très bien accueillie par les élèves du centre Gédéon-Ouimet.

Brèche. Grecs, Néerlandais, Russes et Serbo-Croates auront aussi vite fait de l'adopter. Sans compter que ce roman sera porté à l'écran par Roger Frappier, producteur de *La grande séduction*.

L'univers de Marie-Sissi Labrèche est sombre, souvent à la limite du supportable, mais il est vrai. Les élèves l'ont compris. Ils se sont reconnus dans l'enfer de sa vie d'enfant et la richesse de sa combativité, mais surtout son message d'espoir les a touchés. La réussite est possible, malgré un départ difficile. « Une femme totalement merveilleuse », conclut Karine, une belle grande fille de dix-huit ans.